

Dans les villes de grande solitude

THÉÂTRE

«Les dactylos» et «Le tigre»



De Murray Schisgal, mise en scène de Bruno Emsens.

Avec Julie Duroisin et Nicolas Luçon.

Au Boson, un duo de comédiens époustouflants dans deux courtes pièces en un seul tableau, signées Murray Schisgal. Elles diffèrent... tout en reflétant la même solitude.

Responsable d'un département dont elle est l'unique employée, Sylvia Payton, chignon strict et triste, voit débarquer l'encore fringant Paul Cunningham, pardessus à la Colombo, yeux exorbités. Ça tombe bien, lui aussi doit taper sur une machine à écrire... des adresses pêchées dans le bottin sur des cartes postales promotionnelles.

En une seule journée de travail, les nouveaux collègues englués dans la frustration vont passer par tous les états d'un couple vieillissant très vite: de l'attrance à la jalousie, de l'insulte à l'adoration, de la colère à la consolation. Vieille fille, Sylvia s'occupe, outre de gérer les cartes postales pour un pa-

tron irascible, de sa mère. Paul, lui, se plaint de son mariage, de son boulot sans intérêt, et de sa vie misérable d'étudiant en cours du soir...

Dans «Le tigre», une pin-up d'apparence est kidnappée par un désaxé universitaire raté, un postier timbré aussi inquiétant qu'Anthony Perkins. La jeune femme va peu à peu se libérer de l'emprise physique et mentale de son geôlier en passe de devenir son bourreau et l'aider à son tour à dénouer les nœuds de sa psyché...

Dans «Les dactylos», se confrontent sur fond de Trente glorieuses offrant des professions qui le sont peu, deux solitudes: Benjamin le kidnappeur est aussi solitaire que sa proie est en famille; et pourtant, la solitude de Gloria, son bel otage, est aussi réelle que sociale.

Les deux pièces arborent cette tendance cyclothymique à pointer les changements d'humeur, les variations dans les rapports – le dominant d'un moment devenant le dominé d'un autre – et soulève mine de rien la question du «salaire du labeur».

La fausse somnolence des Dactylos est zébrée d'éclairs d'emportements et d'émotions, et l'on n'est pas surpris de voir les deux œuvres séparées par les grondements



Nicolas Luçon est stupéfiant, Julie Duroisin irrésistible. © CATHERINE CLAES

d'orage. Deux courtes pièces en un acte «éclairées» également par des arcs d'humour grinçant et bienvenu surtout dans la deuxième, sorte de thriller avatar du «Silence des agneaux», enfin des moutons puisque c'est ainsi que Benjamin surnomme ses congénères humains.

Un benjamin interprété comme Paul par Nicolas Luçon, stupéfiant dans les deux rôles: celui du grand gamin marié, et du grand malin mari. Dans un décor simple mais ingénieux, qui restitue par petites touches l'ambiance photogénique du New York des années cinquante, Julie Duroisin est irrésistible, d'abord en célibataire explorée mais combative, ensuite en belle agnelle apeurée et transie pourtant bien décidée à résister toute la nuit pour que le loup ne la tue.

Un spectacle prenant, mais qui n'est pas sans longueurs (pour distiller l'ennui d'un travail sans intérêt?), notamment dans l'intermède qui scinde la représentation en deux. Un entracte vaut parfois mieux qu'un interlude...

BERNARD ROISIN

Jusqu'au 29 octobre au théâtre Le Boson à Bruxelles, www.leboson.be, 0471 328 687.